Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

19 | 2014

**« L'Atlantique Noir » de Nancy Cunard. *Negro Anthology*
1931–1934**

L'affaire des Scottsboro Boys

Extrait du livre de Vladimir Pozner, *Les États-Désunis* (Paris, Denoël, 1938), Montréal, Lux Éditeur, 2009, p. 117-127

Vladimir Pozner

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2808>

DOI : 10.4000/gradhiva.2808

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 160-173

ISBN : 978-2-35744-073-9

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Vladimir Pozner, « L'affaire des Scottsboro Boys », *Gradhiva* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2808> ; DOI : 10.4000/gradhiva.2808

L'affaire des Scottsboro Boys

Extrait du livre de Vladimir Pozner, *Les États-Désunis* (Paris, Denoël, 1938), Montréal, Lux Éditeur, 2009, p. 117-127.

LE VIOL

Le 25 mars 1931, à 13h30, neuf garçons noirs, âgés de 13 à 20 ans, accusés d'avoir violé deux femmes blanches, Ruby Bates et Victoria Price, ont été arrêtés et écroués à la prison de Scottsboro, dans l'Alabama.

Les journaux.

– Mes parents étaient métayers dans l'Alabama où je suis née. Mon père buvait, et nous le voyions rarement. C'est ma mère qui nous faisait vivre, ma sœur, mes trois frères et moi. Lorsque l'existence est devenue trop dure, nous sommes allés habiter Huntsville. Il y a de nombreuses manufactures dans cette ville : ma mère travaillait, et nous, les enfants, nous en avons fait autant dès que nous avons un peu grandi. J'ai trouvé de l'embauche en 1928 ; j'avais quatorze ans. Les apprenties touchaient cinq cents de l'heure. La direction avait un système : dès que vous appreniez à conduire une machine, on vous changeait d'atelier, et vous étiez de nouveau considérée comme apprentie. J'ai travaillé trois ans à l'usine et je n'ai jamais touché plus de cinq cents de l'heure. La journée était de onze heures, et je gagnais deux dollars soixante-quinze par semaine de cinq jours.

C'est à la manufacture que j'ai rencontré Victoria Price. Elle avait le double de mon âge et beaucoup plus d'expérience que moi. Elle buvait et était familière avec les hommes. C'est elle qui m'a emmenée à des soirées et m'a fait boire. J'étais très effrayée.

Victoria Price avait un ami, Tiller, un homme marié. La police les a surpris un jour ensemble dans un logement qui ne leur appartenait pas, et Tiller a été condamné à six semaines de prison. Victoria, elle, a été relâchée : les policiers la connaissaient bien. Pendant sa détention, Tiller s'est lié avec un garçon, Lester Carter, qui avait été arrêté pour vagabondage. Un jour Victoria Price m'a emmenée à la prison, et Lester Carter et moi, nous nous sommes plu.

Cela se passait en 1931. Les filatures fermaient leurs portes dans l'Alabama, et nous avons décidé d'aller chercher du travail dans le Tennessee. Le 23 mars, les deux hommes sont sortis de prison, nous avons fêté leur libération, et le lendemain Victoria Price, Carter et moi, nous sommes partis pour Chattanooga où Tiller devait nous rejoindre plus tard. En arrivant là-bas nous avons appris que les usines de Tennessee s'arrêtaient également et qu'il n'y aurait pas de travail pour nous. Nous ne savions que faire parce que nous n'avions pas d'argent et ne connaissions personne dans cette ville. Un garçon que nous avons rencontré nous a conseillé de passer la nuit dans

**page précédente
et ci-dessus**

fig. 1
Les Scottsboro Boys
en prison à Birmingham.
Yale Collection of American
Literature, Yale University
Beinecke Rare Books
& Manuscript Library,
JWJ MSS 26.

«la jungle», un champ où couchaient les vagabonds, et de rentrer le lendemain à Huntsville. C'est ce que nous avons fait.

Le 25, donc, nous sommes montés dans un train de marchandises qui retournait en Alabama; c'est plus facile que de se faire emmener en auto par des passants: ils ne le font pas volontiers si vous êtes trois. Nous voyageons dans un tombereau. Dans une voiture voisine, des garçons noirs se sont battus avec des garçons blancs. Ceux-ci ont appelé Carter à leur aide, et ils nous a quittées pour les rejoindre. Le train roulait lentement, et les Noirs, qui étaient les plus forts, ont commencé à jeter les autres sur la voie. À ce moment le convoi a accéléré. Le dernier garçon blanc, qui était demeuré dans le tombereau, a voulu sauter sur le ballast, mais les Noirs l'en ont empêché, car il aurait pu se faire mal.

J'ai observé tout cela de loin et je ne pourrais dire si ces Noirs étaient les mêmes que je devais rencontrer en prison. On nous a raconté plus tard que les garçons blancs qui avaient été débarqués du train étaient allés se plaindre à la gare la plus proche, et l'opérateur avait télégraphié à Paint Rock, qui est l'arrêt suivant, pour alerter les gens.

Sur le moment nous n'en savions rien, et nous avons eu très peur en voyant que le train s'arrêtait à Paint Rock et que le quai était noir de monde. Nous sommes descendues, Victoria Price et moi, pour nous cacher

jusqu'au départ. Nous avons filé vers la locomotive : il y avait foule également ; nous sommes revenues sur nos pas, et deux députés-shérifs, qui nous avaient aperçues, ont couru après nous et nous ont arrêtées. Nous savions qu'ils allaient nous inculper de vagabondage ; je crois que dans l'Alabama, c'est quatre-vingt-dix jours. Pour Victoria Price, cela pouvait être plus grave : une loi interdisait d'emmener une mineure d'un État à l'autre, et je n'avais que dix-sept ans.

Ils nous ont fait monter dans une voiture, et les garçons noirs dans une autre, et nous ont conduits tous à la prison de Scottsboro. Nous y avons retrouvé les garçons blancs qui s'étaient battus dans le train. Le juge et le shérif sont venus nous interroger. Ils nous ont simplement demandé si nous avions assisté à la lutte, et nous avons répondu : oui. Puis un des hommes du shérif nous a dit, à Victoria et à moi, que si nous acceptions d'accuser les Noirs comme quoi ils nous avaient violées, cela nous éviterait de la prison. J'ai refusé parce que ce n'était pas vrai. Mais Victoria Price avait plus d'expérience que moi et tout de suite elle a accepté. Aussitôt on nous a conduites chez le docteur Bridges. Lui et un autre médecin – j'ai oublié son nom... attendez... je crois qu'il s'appelait Lynch, c'est ça le docteur Lynch – nous ont examinées, ils n'ont rien trouvé parce qu'il n'y avait rien à trouver.

Le docteur Bridges nous a seulement demandé si nous avions observé la lutte, et nous avons répondu : oui. Mais il n'a rien demandé au sujet du viol, car il avait vu qu'il n'y avait pas eu de viol.

Lorsque nous sommes revenues à la prison, les gardiens ont commencé à nous terroriser. Moi surtout, parce que Victoria Price, elle, avait dit oui tout de suite. Ils nous ont tellement menacées qu'à la fin je ne voyais plus d'issue, sauf de répéter ce que l'on me soufflait. J'avais dix-sept ans et je n'avais personne au monde.

La prison était petite, hommes et femmes blancs étaient enfermés dans la même cellule, et les Noirs, dans une autre. Nous n'étions jamais seules, jamais. Le matin nous recevions une tranche de viande et un morceau de pain, et parfois une tasse d'eau chaude qu'ils appelaient café. Au dîner nous avions des pois ou des haricots et un verre de lait, et le soir un autre verre de lait avec une tranche de pain de maïs.

Le shérif et ses aides venaient souvent à la prison. Ils nous emmenaient, Victoria Price et moi, dans une pièce à part où il y avait une foule d'hommes, ils nous obligeaient à nous déshabiller devant tout le monde et ils nous menaçaient de coups. Les gardiens qui étaient de faction devant notre cellule passaient leurs fusils à travers les barreaux de la fenêtre et disaient qu'ils nous tueraient si nous modifions nos dépositions.

Nous sommes restées seize jours en prison, y compris la durée du procès, et pendant tout ce temps la foule s'est souvent réunie sous nos fenêtres. Les gens criaient et menaçaient, et j'en avais encore plus peur que de l'arrestation. Je ne savais pas ce qu'ils désiraient. Je ne comprenais pas qu'ils voulaient lyncher les Noirs.

La veille du procès, le gardien nous a annoncé que nous allions recevoir un bon repas. Ce n'était que des œufs au bacon, mais cela nous a paru très bon.

Le procès a commencé à Scottsboro, le 6 avril 1931, un lundi, et il a duré trois jours. Victoria Price et moi, nous étions les témoins de l'accusation. Les Noirs avaient un défenseur désigné par la Cour, qui leur avait conseillé de se reconnaître coupables et de s'en remettre à la merci des juges. Ils avaient refusé : ils n'avaient rien à se reprocher, ils étaient innocents.

PT XXIII

SCOTTSBORO

8 BLACK BOYS IN A SOUTHERN JAIL.
WORLD, TURN PALE!

8 black boys and one white lie.
Is it much to die?

Is it much to die when immortal feet
March with you down Time's street,
When beyond steel bars sound the deathless drums
Like a mighty heart-beat as They come?

Who comes?

Christ,
Who fought alone.

John Brown.

That mad mob
That tore the Bastile down
Stone by stone.

Moses.

Jeanne d' Arc.

Dessalines.

Nat Turner.

Fighters for the free.

Lenin with the flag blood red.

(Not dead! Not dead!
None of those is dead.)

Gandhi.

Sandino.

Evangelista, too,
To walk with you—

8 BLACK BOYS IN A SOUTHERN JAIL.
WORLD, TURN PALE!

Victoria Price a déposé la première. Elle est restée trois heures à la barre, trois heures ou plus. Elle a raconté l'histoire qu'on nous avait apprise en prison. Ensuite, ils m'ont appelée et ils m'ont demandé de tout raconter. Sans doute, mon récit ne concordait-il pas avec le témoignage de Victoria Price, parce que le procureur est venu à mon aide. Il a répondu à ma place et m'a conseillé de répondre seulement par oui ou non. Ainsi je n'ai pas raconté mon histoire, ils m'ont posé des questions, et j'ai dit oui ou non.

Lorsque tout a été fini et que les garçons ont été condamnés à la chaise électrique, on nous a relâchées. Le dernier jour du procès, le mercredi, la salle du tribunal était bondée, il y avait plusieurs milliers de gens dehors. Quand le verdict a été prononcé, les spectateurs ont crié : « Nous savions qu'ils seraient brûlés », et la foule, dehors, l'a entendu, a repris ces paroles, et tout le monde les a chantées comme un refrain : « We knew they'd burn - Nous savions qu'ils seraient brûlés ». Le Ku Klux Klan avait amené un orchestre de cuivres, et ils ont tous défilé autour du tribunal en jouant et en chantant l'hymne national.

Ensuite le shérif a envoyé quelques hommes faire la quête « pour les deux filles blanches ». Ils ont ramassé beaucoup d'argent, mais ils ne nous ont donné que trente-cinq dollars et, si je ne me trompe, cinquante cents. C'était la récompense pour notre témoignage. Ils nous ont promis également du travail pour le restant de nos jours, ils nous ont dit que, si jamais nous étions en chômage, ils nous obtiendraient une allocation.

Dès que je suis rentrée chez moi, à Huntsville, j'ai dû crever de faim. Personne ne voulait de moi. J'étais sur la liste noire, et je ne pouvais pas obtenir de travail. Les autorités m'ont refusé le secours de chômage. Il y avait des ateliers de couture pour les sans-travail, mais je n'y ai pas été admise.

Victoria Price, elle, est retournée à la même manufacture où nous avions travaillé. Et lorsque l'usine a fermé ses portes, Victoria Price a reçu une allocation de chômage.

Toute ma famille était persécutée à cause de moi. Lorsque j'ai compris que je ne trouverais plus rien à Huntsville, ma mère et moi, nous sommes parties chercher de l'embauche dans les filatures de l'Alabama. Nous avons réussi à nous placer dans une manufacture. J'y suis restée six ou sept semaines. Puis un des gardes qui avaient été de service à Scottsboro et qui m'avait vue pendant le procès, est venu travailler dans le même atelier que moi. Il m'a reconnue et il est allé trouver le patron pour lui dire qui j'étais. On m'a convoquée au bureau pour m'annoncer que j'étais congédiée. Il y avait dans cette ville trois usines, et dans toutes les trois, ma mère et moi, nous avons été placées sur la liste noire.

Nous sommes parties de nouveau et, au mois d'août – c'était toujours en 1931 –, nous avons trouvé du travail dans une autre filature. J'y suis demeurée deux mois et demi, j'ai été dévideuse, fileuse, bobineuse, j'ai tout fait. Mais un homme qui avait travaillé avec moi dans l'autre usine et qui avait perdu sa place est descendu à la pension où nous logions. Il m'a reconnue et il est allé voir le patron. Il lui a demandé :

– Savez-vous qui vous employez ?

Le patron a répondu :

– J'ai quinze cents ouvriers, je ne peux pas les connaître tous.

– Il y a parmi eux Ruby Bates, celle qui a été à Scottsboro.

Le patron m'a fait venir et il m'a dit que je devais partir parce qu'il n'y avait pas assez de travail à l'usine. Ma mère a été chassée en même temps.

double page précédente

fig. 2

Dessin de Prentiss Taylor accompagnant le poème « Scottsboro » de Langston Hughes, New York, The Golden Stair Press, 1932. Yale Collection of American Literature, Yale University Beinecke Rare Books & Manuscript Library, JWW Zan H874 © Langston Hughes Estate/Prentiss Taylor Estate.

ci-contre

fig. 3

Pétition en faveur des Scottsboro Boys. Harry Ransom Center. The University of Texas, Austin. Archives Nancy Cunard : Box 28.

SCOTTSBORO ALABAMA, U.S.A.

These 9 Negro Working Class Lads you see here were arrested exactly 2 years ago on a fake charge of assaulting 2 white girls, who hotly denied this, though terrorised by the "Law" into making that charge against them in court.

Death penalty for 8, and life term for the 9th were given.

The 9 boys are in prison still.

Why are they not already electrocuted?

Because only the World-Wide MASS PROTESTATIONS and the voluntary funds sent to the determined and able Defence Lawyers have given them the chance of a completely new re-trial. This re-trial has been a very hard struggle to get, for 2 years.

LATEST NEWS.

One of the two girls, Ruby Bates, wrote a letter saying she had lied, and that the boys had never touched her. This letter was stolen by the police but the Defence have now got it for evidence. Rumour says Ruby Bates has been kidnapped so that she cannot be used at re-trial by the Defence.

Trial is being held in same lynch atmosphere in Decatur, a few miles from Scottsboro, and the lynch spirit is growing daily.

THE RE-TRIAL IS ON NOW, THIS WEEK.

Give what you can to Scottsboro Defence, for this case may continue for months more because we are *determined* that these boys shall not be "legally lynched" merely because they are black and workers.

NANCY CUNARD, *Hon. Sec. Scottsboro Defence,*
"EVERYMAN"

66, Chandos Street, Strand, London, W.C.

Address signatures and funds to

Nancy Cunard

15, rue Guénégaud, Paris.

who will forward both to the

Scottsboro Defence.

c/o "Everyman"

66 Chandos St

Stand

London W.C.

Signature

Sen Cye

Status

Film Creator

or

Profession

And

any

observations,

as

desired.

as ~~the~~ social behaviour

needs unprejudiced

balance in judgment

~~of~~ of colour questions

The Scottsboro case is
should be obviously dismissed

Nous sommes rentrées chez nous, à Huntsville, mais j'en suis repartie au mois de janvier 1932. J'ai traîné dans la région, je suis encore revenue à la maison au mois de mai parce que ma mère était à l'hôpital, et les docteurs croyaient qu'elle n'en sortirait pas. Elle en est pourtant sortie en juin, et au mois de juillet j'y suis entrée à mon tour.

À cette époque les secours de chômage avaient été suspendus, et c'est la Croix-Rouge qui s'occupait des sans-travail. Mais ces gens ne voulaient rien faire pour nous. Ils nous ont refusé l'argent et la nourriture, et nous ont donné, en tout et pour tout, un sac de farine, deux livres de viande et trois livres de lard : nous devons vivre avec cela, à quatre, pendant un mois.

Ma mère et moi, nous étions encore malades, et nous ne pouvions pas manger de cette nourriture-là : c'était trop lourd. À la Croix-Rouge, ils ne me parlaient pas ouvertement de Scottsboro, mais ils s'ingéniaient à m'y faire penser. « Si vous n'aviez pas quitté votre maison, me disaient-ils, vous auriez du travail aujourd'hui. »

Il y avait deux familles noires dans notre rue : une qui habitait la maison voisine, et l'autre, un peu plus loin. Pendant notre maladie, ces Noirs – malgré les préjugés qu'il y avait contre eux, et malgré la loi, car s'ils avaient été surpris en train de rendre visite à des Blancs autrement que pour travailler chez eux, ils auraient été battus, tués peut-être – malgré tout cela, ces gens venaient par la porte de derrière nous apporter des légumes de leur potager. Ils nous ont aidés pendant deux mois, et, sans eux, nous serions depuis longtemps au cimetière.

Ils savaient, ces Noirs, qui j'étais, et ils m'en parlaient souvent. Ils étaient persuadés de l'innocence des garçons de Scottsboro. Mais moi, j'avais trop peur pour en parler, je ne leur répondais rien. J'aurais aimé faire quelque chose, mais j'étais trop effrayée.

J'avais essayé de dire la vérité, une fois, au mois de janvier, dans une lettre que j'avais fait porter à un ami. Mais l'homme à qui j'avais confié mon mot s'était battu avec d'autres, il a été arrêté, et la police a trouvé ma lettre. Le shérif m'a arrêtée et il m'a forcée à signer une déclaration comme quoi j'avais menti parce que j'étais ivre. J'ai écrit sous la dictée des policiers qui m'entouraient et j'ai déclaré que j'écrivais de mon propre gré. J'avais peur de parler de Scottsboro même à ma mère. Cela paraît étrange : avoir peur de se confier à sa mère, mais vous ne pouvez jamais être sûr que vous n'allez pas être surpris.

À la fin de septembre j'ai déniché du travail : j'allais vendre des articles de ménage à domicile. Cela n'a pas duré : chaque fois que j'entrais dans une maison, les gens me jetaient Scottsboro à la face. Je n'ai jamais compris pourquoi Victoria Price avait eu plus de chance que moi. Sans doute parce qu'elle avait fait et dit au procès tout ce qu'on lui avait ordonné de dire et de faire, et moi, pas.

J'avais appris que les accusés n'avaient pas encore été exécutés, et je savais que si un nouveau procès allait avoir lieu j'irais témoigner en leur faveur. Je ne voulais pas les laisser mourir à cause de moi. J'aurais dû faire quelque chose plus tôt, mais j'avais peur et je ne connaissais personne au monde à qui m'adresser.

En 1932, le bruit a couru qu'on allait nous assassiner, Victoria Price et moi, parce que les accusés n'étaient toujours pas électrocutés : les gens croyaient que nous nous étions mises en rapport avec le Secours Rouge. Moi, je ne savais pas que le Secours Rouge s'occupait de l'affaire, j'ignorais

ci-contre

fig. 4

Pétition pour la libération des détenus de Scottsboro signée par Len Lye. Harry Ransom Center. The University of Texas, Austin. Archives Nancy Cunard : Box 28. Reproduite avec l'autorisation de la Len Lye Foundation.

fig. 5
Manifestation pour la
libération des détenus dans
l'affaire Scottsboro, mai 1933.
Photo Keystone-France/
Gamma-Keystone via
Getty Images.

**PRESIDENT ROOSEVELT
WE DEMAND YOU
FREE SCOTTSBORO
Boys**

même l'existence d'une pareille organisation. Les autorités ont mis des gardes autour de la maison de Victoria Price et lui ont donné un policier qui la suivait partout. Moi, je n'ai rien eu. Ils m'ont seulement permis de me servir d'un revolver au cas où je serais attaquée.

Le procès devait venir en révision à la fin de mars ou au début d'avril, on savait pas au juste. Fin janvier, le procureur Knight a réuni une conférence à Birmingham. Victoria Price et moi avons été convoquées : il voulait nous rafraîchir la mémoire. La veille de ce jour, j'ai quitté la maison.

Lorsqu'ils ont vu que je n'arrivais pas, ils sont venus interroger ma mère. Elle leur a dit qu'elle ignorait où j'étais allée. Je ne lui avais rien dit en partant, je ne savais pas moi-même où j'irais.

J'ai voyagé pendant un mois, en arrêtant les autos sur la route, ou dans les trains de marchandises lorsque je n'avais pas peur, et le 5 ou le 6 mars, je suis arrivée à New York.

C'était ma première visite et j'étais perdue. Je ne savais pas où menaient les rues : je n'avais jamais été dans une grande ville. J'ai fini par me loger quelque part, dans East Side, je crois, mais je ne pourrais pas retrouver l'endroit : aujourd'hui encore, je ne connais pas bien New York.

J'ai cherché du travail et un jour j'ai rencontré une amie du Sud que je n'avais pas vue depuis deux ans. Elle connaissait quelqu'un qui pouvait me caser, et je suis partie travailler dans le nord de l'État de New York.

J'y étais toujours lorsque, le 27 mars, j'ai lu dans les journaux que le deuxième procès s'était ouvert à Decatur, dans l'Alabama. Je décidai d'y aller pour dire la vérité. Seulement je me suis dit que quelqu'un devait apprendre toute l'histoire avant mon départ : je ne savais pas ce qui pouvait m'arriver.

J'avais lu dans le *New York Times* un article sur un pasteur et je suis allée le voir. Je me suis présentée, j'ai dit qui j'étais, je me suis assise et j'ai raconté toute l'histoire. Puis je lui ai demandé :

– Que feriez-vous à ma place ? Iriez-vous témoigner ou bien vous tiendriez-vous tranquille ?

Parce que les journaux avaient annoncé ma disparition, et si je l'avais voulu personne n'aurait pu me retrouver.

Il m'a parlé de l'Église et de la Bible, et il a cité les Écritures. Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas que l'on te fasse, etc. Vous savez ? Il m'a dit d'aller à Decatur et de dire toute la vérité. C'est le seul homme que j'ai consulté à qui j'ai raconté mon histoire avant de retourner dans le Sud.

J'arrivai à Decatur le 7 avril, dernier jour du procès, quelques heures avant la clôture. La petite ville ne rêvait que de lynchage, ce mot revenait dans toutes les conversations, je n'ai entendu que cela entre la gare et le tribunal.

La porte d'entrée se trouvait sur le côté de la salle, et une travée menait vers la place du juge. Je suis arrivée au moment où l'on lisait la copie du témoignage que j'avais fait à Scottsboro. Lorsque le procureur m'a aperçue, il a été tout heureux, soulagé, et il m'a immédiatement invitée à venir déposer.

Je me suis avancée vers la barre – je ne connaissais personne dans cette salle –, le juge m'a dit de raconter mon histoire.

Je l'ai racontée.

Cela ne faisait pas du tout l'affaire du procureur, ni du juge. Ils ont fait revenir Victoria Price, Tiller, qui avait été son ami, et Lester Carter, et m'ont ordonné de les identifier. C'était la première fois que je revoyais Victoria Price face à face. Elle m'a regardée, a rougi et a murmuré quelque chose. Je n'ai pas compris ce qu'elle disait – je ne l'ai jamais compris depuis – et je

n'ai pas répondu. Je ne savais pas ce qui m'arrivait, j'ignorais si la défense allait s'occuper de moi, j'ai seulement dit la vérité.

Après ma déposition, on m'a placée dans la salle des témoins à décharge. Si l'on m'avait envoyée auprès de ceux de l'accusation, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Je suis entrée dans la pièce, et c'est là que j'ai rencontré pour la première fois les mères des accusés, et je ne l'oublierai jamais. Il y avait là Madame Jenny Patterson. Elle m'a regardée et m'a demandé si j'avais témoigné pour ou contre son fils. Lorsque j'ai répondu que j'avais dit la vérité, témoigné pour lui, elle est tombée dans mes bras – je ne l'oublierai jamais – elle m'a embrassée et m'a remerciée.

– Je savais, disait-elle, que mon fils est innocent.

Jamais je ne pourrai l'oublier.

Cette nuit-là, à Decatur, les avocats ont appris que la foule marchait sur la ville pour tuer les accusés, leurs défenseurs et leurs témoins. La Garde Nationale est arrivée et nous a sauvé la vie. Le procès terminé, les avocats m'ont ramenée à New York, et depuis je suis toujours restée avec le Secours Rouge.

Je ne suis pas allée au troisième procès, en novembre 1933, parce que j'étais à l'hôpital, à New York, et les médecins croyaient que j'allais mourir. Je ne suis pas allée non plus cet hiver au quatrième procès; ç'aurait été trop dangereux pour moi. De toute façon, je ne retournerai pas dans le Sud de sitôt.

Je ne sais pas ce qui va se passer avec les accusés. Tout ce que je sais, c'est que les tribunaux de l'Alabama ne leur accorderont jamais un jugement loyal. S'ils n'arrivent pas à les tuer, ils les garderont en prison, et cela reviendra au même.

J'ai connu des Noirs depuis que je suis née. Il y en avait trois ou quatre à l'usine de Huntsville où j'ai commencé à travailler. J'avais à leur égard un *complexe d'infériorité*: je pensais qu'ils étaient inférieurs aux Blancs. On me l'avait appris à l'école, je ne l'aurais jamais trouvé toute seule. On nous disait que la vie serait plus facile dans le Sud sans les Noirs. Et aux Noirs, on leur disait qu'ils vivraient mieux si les Blancs ne brisaient pas les grèves. Ces deux familles noires qui nous ont aidées, ma mère et moi, m'ont fait réfléchir; cela a changé bien des choses. Ici, à New York, j'ai commencé à lire et à comprendre.

Ma famille est toujours à Huntsville. Ma mère est sans travail. Nous correspondons; elle trouve que j'ai bien agi. Mon petit frère a dû se faire embaucher dans une filature, il a treize ans aujourd'hui. J'aurais fait n'importe quoi pour l'empêcher de travailler, mais la vie est tellement dure.

Ma sœur travaille également, depuis cinq ans déjà, et elle en a vingt maintenant. Elle est employée à la même manufacture où j'ai fait mon apprentissage, et elle gagne autant que moi: cinq cents de l'heure. Mais la semaine de travail a été réduite: je gagnais deux dollars soixante-quinze, ma sœur n'en touche que deux quarante.

Quant à moi, je vais dans les réunions, ici, à New York, et ailleurs, partout où les gens veulent connaître la vérité sur les accusés de Scottsboro, et je leur dis la vérité.